

Au pays des kangourous

Du même auteur

Papa et maman sont morts (Points-Virgule, 1991 ; réédition Points Seuil, 2012)

Autobiographie d'une Courgette (Plon, 2002 ; J'ai Lu, 2003)

Gilles Paris

Au pays
des kangourous

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-074-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Laurent C.
À Janine B.

Ce matin, j'ai trouvé papa dans le lave-vaisselle.

En entrant dans la cuisine, j'ai vu le panier en plastique sur le sol, avec le reste de la vaisselle d'hier soir.

J'ai ouvert le lave-vaisselle, papa était dedans.

Il m'a regardé comme le chien de la voisine du dessous quand il fait pipi dans les escaliers. Il était tout coincé de partout. Et je ne sais pas comment il a pu rentrer dedans : il est grand, mon papa.

J'en ai oublié mon petit déjeuner. Je ne savais pas quoi faire. Maman était repartie au pays des kangourous et, à chaque fois qu'elle voyage, elle nous demande de pas la déranger à cause du décalage horaire. Quand elle est dans le salon, avenue Paul-Doumer, elle ne veut pas qu'on la dérange non plus à cause du livre qu'elle lit, même que c'est pas un livre que papa a écrit. Ou alors elle parle à une copine sur son portable et elle fait un geste de la main comme si elle chassait une mouche ou un moustique, sauf que la mouche ou le moustique, c'est moi ou papa. On tourne autour, mais on ne sait pas trop comment l'approcher. Et puis des fois qu'il viendrait à maman l'idée

de nous écraser entre ses mains... Elle n'embrasse ni papa ni moi. Elle nous éloigne avec ses gestes et le pays des kangourous.

J'ai dit : « Ça va papa ? », papa n'a pas répondu.
Il a caché un peu plus sa tête dans ses bras.

Alors je suis sorti de la cuisine. J'ai décroché le téléphone et j'ai appelé Lola.

« Papa est dans le lave-vaisselle, je fais quoi ?

— Papa est où ?

— Dans le lave-vaisselle, je crie.

— J'arrive, mon chéri. Ne bouge pas. »

Pour aller où ?

Lola, c'est ma grand-mère, la maman de papa. Elle est vieille, mais elle est super-cool. Je dors dans son lit et je peux manger autant de bonbons que je veux. Le papa de mon papa n'existe pas. Enfin, c'est ce que maman a voulu me faire croire. Comme si, à neuf ans, on était stupide. Lola qui aurait fait un petit jésus toute seule, et puis quoi encore ! Ce grand-père que je n'ai jamais rencontré n'a pas épousé Lola. Il a juste reconnu mon papa quand il est né et plus jamais personne ne l'a revu. Lola dit que ce n'est pas bien grave et qu'il est sûrement au volant de sa décapotable ou dans un casino, noyé dans son double whisky. Le verre doit être géant, sinon je ne vois pas trop comment il pourrait se noyer dedans. Quant aux parents de maman, ils sont morts si jeunes que papa ne les a

jamais rencontrés. Entre Lola et maman, ce n'est pas le grand amour, elles se disputent au téléphone. Lola aimerait bien lui dire des tas de choses désagréables, mais maman n'est pas souvent à la maison.

Pour éviter que Lola lui dise des tas de choses désagréables.

Le métier de maman, c'est de voyager en Australie. Elle est directrice de marketing chez Danone. Oui, le yaourt. Alors, quand je suis triste et que maman me manque, je vide six yaourts à la pêche, lentement, à la petite cuiller, et je l'imagine chevauchant un kangourou dans le bush, jusqu'à ce que le sourire revienne sur ma bouche. Le bush, dans le dico de papa, c'est la forêt australienne grande comme huit mille fois Paris.

Heureusement, maman garde toujours son portable sur elle. C'est pratique si elle se perd.

Lola sonne à l'interphone, on dirait qu'elle s'est endormie dessus. J'ai déjà ouvert la porte de la maison et je me penche au-dessus de la rampe pour la voir monter. Clac. Lola vient de faire une photo. Elle finira dans un joli album où mamie écrit la date et l'endroit avec des crayons de couleur. Lola aime beaucoup les couleurs. « Trop », dit maman. Ses cheveux sont roux, ses robes jaunes ou vertes ou rouges ou tout à la fois. Sur l'épaule, elle porte un énorme sac à paillettes où elle a mis toute sa maison dedans. Un parapluie violet s'il se mettait soudain à pleuvoir. Un appareil photo, on ne sait jamais, au cas où

Johnny Depp et Catherine Deneuve bavarderaient sur le trottoir d'en face. Une trousse à maquiller sa bouche bien rouge, ou ses joues, ou ses ongles, ou le bout de mon nez. Une autre trousse pour recoudre les boutons qui s'envolent des chemises ou des pantalons, avec des fils de toutes les couleurs, les aiguilles, les ciseaux et le dé à coudre pour éviter de se piquer le doigt. Une lampe de poche, très pratique quand on sort du cinéma, pour ne pas louper les marches. Plein de magazines pour passer le temps et en savoir plus sur les stars qui se confient à papa et signent à sa place sur les couvertures des livres. Du chocolat en tablette pour moi, pour elle, pour papa. À se demander qui en mange le plus ! Une bouteille d'eau d'un litre. Évian, à cause de la pub. Et, tout au fond, ses porte-bonheur : des cailloux ramassés quelque part en Afrique, un flacon de sable, celui d'Alcudia, où nous allons tous les étés, en Espagne. Et puis un trousseau de clefs, avec au moins six porte-clefs, un chien, un ours et trois grenouilles en peluche. En tout cas, aucun kangourou dans le sac. Lola, c'est les grenouilles. Elle adore. Elle en a au moins une centaine dans son appartement. Toutes mortes, bien sûr. Les grandes personnes adorent collectionner des tas d'objets qui ne servent à rien. Et des fois j'ai peur de toutes ces grenouilles mortes mangées par la poussière. Je m'attends à ce que l'une d'entre elles exécute un saut périlleux pour que je la regarde vraiment. Alors je les ignore en fermant les yeux. Je me bouche aussi les oreilles. Je n'ai pas envie de les entendre se plaindre de la saleté qui leur fait un œil borgne.

Lola me pousse de sa main droite et me caresse avec ses yeux. On est dans l'urgence mais, elle, ça ne l'empêche pas d'être douce avec moi. Papa, lui, est trop occupé pour me dire « je t'aime ». Il doit se demander comment il va bien pouvoir sortir de là.

« Depuis combien de temps s'est-il enfermé dans le lave-vaisselle, ce nigaud ? demande Lola.

— Je ne sais pas, mamie, je... »

Je n'ai pas fini ma phrase que Lola entre dans la cuisine.

« Paul, franchement ! Allons, sors de là, voyons ! »

Mais papa est aussi bavard qu'un muet. C'est à peine s'il a levé les yeux et, dedans, c'est du gris sombre. D'habitude, c'est vert, un vert « couleur de feuille », murmure maman les jours avec. Mais elle n'a rien dit de pareil depuis longtemps.

Lola s'agenouille, lui parle si doucement que j'entends rien. Papa se déplie, sort une jambe, puis l'autre. J'ai détourné la tête, parce que je le vois pleurer, vilaine pluie. C'est la première fois que je vois mon papa pleurer. Il n'est pas tombé de vélo pourtant ! Moi, je pleure avant la chute. J'ai trop peur de me faire mal. Sur l'épaule de Lola, les larmes de papa s'en vont dans le grand sac. Bientôt tout sera noyé et le flacon de sable retournera à la mer.

Papa relève la tête, se cache la figure avec ses mains et pleure à grand bruit sans s'arrêter. J'ai peur. Même dans les films catastrophes que j'adore, quand le héros perd la femme qu'il aime et tous ses

copains, jamais il ne pleure autant. J'espère que ce n'est pas à cause de moi. J'ai bien rangé ma chambre, mon bulletin n'est pas trop mauvais, je ne fais plus pipi au lit et je n'ai pas non plus fumé la cigarette que me tendait Jérémy, hilare. Ça ne sentait pas bon et je n'en ai pas parlé à papa. Peut-être l'a-t-il appris...

« Va dans ta chambre, mon petit Simon, me dit mamie, je dois parler avec Paul. Je viens te chercher quand c'est fini. »

C'est toujours comme ça avec les grandes personnes. Quand j'aimerais être là pour tout comprendre, je dois m'en aller ailleurs comme si j'étais de trop.

Dans ma chambre, j'hésite. Jouer avec ma nouvelle DS ? La Nintendogs où Mike, mon chien boxer, a bien besoin d'être shampouiné puis lavé à la brosse ? Appeler Jérémy, mon meilleur ami ? Fermer les yeux et rêver ? Voler dans les airs au-dessus du bush et prévenir maman qui ne veut pas être dérangée ? Je choisis de m'allonger sur mon lit. Je ferme les yeux. J'adore ça. Je peux le faire n'importe où. Pas besoin d'un lit pour fermer les yeux et rêver.

Je cours sur la plage d'Alcudia tout au bord de l'eau. Je dépasse l'hôtel et sa jolie terrasse où nous prenons le petit déjeuner, les pieds nus sur la pierre chaude. Le soir, maman aime bien y boire un Martini blanc, papa du Get 27, et moi un Coca. Lola n'y vient plus jamais.

Elle m'a dit qu'elle y allait bien avant nous avec celui dont on ne doit pas prononcer le nom et qui lui a offert son plus beau cadeau, papa. Bientôt, il n'y a plus rien, que du sable tout autour de moi. Je dépasse les vieux hôtels allemands en béton, leurs pontons qui s'avancent sur la mer avec les poutres en métal enfoncées sous l'eau qu'il faut enjamber sans tomber. Tout autour de moi, juste le sable, la mer et, au loin, des arbres géants qui me font trembler et vers lesquels je n'oserai pas aller. J'ai peur du noir et des forêts où se cachent forcément des monstres horribles. Je cours toujours, les pieds nus fouettant le bord de l'eau, avec un ciel comme une cloche à fromages qui vient coiffer la mer.

La voix forte de Lola me ramène avenue Paul-Doumer. Je descends les escaliers en bois avec la rampe en corde pour la main de maman qui a peur des marches. J'espère qu'au pays des kangourous il y a aussi de belles rampes en corde pour la rassurer.

« Simon, j'ai appelé ce bon docteur Clerget, qui a accepté de nous recevoir en urgence. J'emmène Paul chez le médecin. Tu gardes la maison, ce ne sera pas long. »

Papa s'accroche au bras de Lola, il a l'air plus vieux qu'elle. Il ne me regarde pas, il ne regarde rien, d'ailleurs. Jour de tempête.

Garder la maison ? Mais il n'y a personne à part moi. J'aurais bien voulu avoir un chien qui remue

la queue tout content de me voir, comme Franklin, le chien de Jérémy, mon meilleur copain. Même qu'il faut fermer la bouche quand Franklin vous embrasse sinon c'est un baiser d'amour avec la langue. Pouah. Mais maman n'a pas voulu qu'on en ait un à la maison. Je me demande bien pourquoi. Elle ne l'aurait vu que quelques jours tous les trois mois. Au pire, je l'aurais laissé à Jérémy quand elle serait revenue, Georges aurait eu un copain pour une semaine quatre fois par an et moi le reste du temps. Oui, je l'aurais appelé Georges, comme un ami à moi. Un Georges qui m'aurait suivi partout où que j'aille, assis sur mon fauteuil, couché contre moi sous la couette, avec toujours la petite lumière qui empêche la nuit noire de tomber dans ma chambre. Je lui aurais appris mon jeu préféré, fermer les yeux et rêver. Je l'aurais descendu matin, midi et soir avec le petit sac-poubelle pour ramasser la grosse commission, comme Jérémy avec Franklin. Mais maman n'a pas voulu. Papa a bien essayé de la convaincre.

« Je déteste les chiens, a dit maman. C'est sale. Et on n'est pas libre avec un chien. »

Papa n'a rien répondu, mais il a regardé maman avec ses yeux gris. Moi, je savais bien ce que ce regard-là essayait de faire comprendre. *On ne peut rien faire avec un chien ? Mais que fait-on sans le chien ? Pourquoi est-ce qu'on ne va plus au cinéma ? Ou pique-niquer les jours de beau temps, derrière le chalet du bois de Boulogne ?*

Papa ne se dispute plus avec maman depuis longtemps. Comme si les mots venaient à manquer. Pourtant, pendant de longs mois, à chaque retour du pays des kangourous, personne ne s'est gêné. Alors je montais dans ma chambre. Je fermais les yeux très fort pour m'échapper, loin des « enfin, Paul, quand auras-tu la moindre ambition ? Tu aurais pu écrire un bon livre que tu aurais signé de ton nom. *Avec la collaboration de Paul Ravine.* La belle affaire, tu as tout écrit ! Moi, Paul, ça me donne envie de repartir à Sydney. Je ne t'ai pas demandé la lune, seulement un livre que tu aurais aimé noircir. Tu ne vois plus rien, à se demander si tu te rappelles m'avoir épousée pour le meilleur. On devait grimper les marches ensemble, mais tu n'as pas dépassé le premier étage. Je n'y peux rien si Danone a pris tant d'importance dans ma vie. Comment refuser ce poste de directrice de marketing qui m'envoie en Australie, ce pays dont je suis tombée amoureuse ? Chaque fois que j'en reviens, tu es là, penché sur ton ordinateur, avec tes magazines et Internet, à décrypter les enregistrements que tu viens de faire dans un palace parisien ou au domicile de l'artiste, ravi de t'offrir un café quand il y pense. Le cheveu en bataille, une tache ou deux sur ton pull ou ton pantalon, la faute à la mayonnaise d'un sandwich au poulet, ton cendrier débordant de mégots, la cendre sur le clavier, la pile de journaux sur la table. Si seulement la mayonnaise et la cendre avaient accompagné ton imaginaire, j'aurais tout accepté. Mais dans les tiroirs de ton bureau, ou sur ton ordinateur, rien, pas une ligne.

Oui, j'ai fouillé partout. Même pas un résumé de ton futur roman. En fait, tu t'en fiches, tout ce que je dis passe directement dans le conduit du vide-ordures. »

Et papa, que répondait-il à tout cela ? Il faisait ses yeux gris. Papa n'a jamais été très bavard. Ses mots s'en vont dans ses livres. Il n'a jamais cherché à grimper des marches, il est plutôt du genre à roupiller dans un fauteuil, la cendre de sa cigarette tombant sur son pull. Je me demande si pour toutes ces marches que maman a montées, il y avait une rampe pour l'aider à aller plus vite, elle qui a peur des escaliers. Et si *la* rampe, c'était surtout papa qui veillait sur nous et la maison, même quand maman est là ? Carlotta, la femme de ménage, ne fait que le repassage. Le ménage, c'est le boulot de papa. Ça le détend. Il passe plus de temps sur les sols de la maison que sur son ordinateur. Toujours à nettoyer un cadre, faire briller une fenêtre, l'argenterie, un bouton de porte. Tout brille d'ailleurs dans cette maison. Pas besoin de miroir pour se recoiffer. Je me suis peigné vite fait avec la main en regardant une photo de papa et maman dans un cadre, tous deux enlacés au fond d'un hamac, avec la mer au loin. Dans l'une des fenêtres du salon, j'ai regardé ma nouvelle chemise toute rose que papa venait de m'acheter, aussi rose pâle dans le reflet de la vitre que la place du Trocadéro. Mais papa ne fait pas que le ménage. Si maman a besoin d'un médicament, par exemple, c'est toujours lui qui va le chercher à la pharmacie. Elle a souvent mal à la tête à cause de l'avion. Un magazine ? Une cartouche de cigarettes ? Une baguette

de pain ? Une pile ? Une ampoule ? Toujours papa. Un ordinateur ne fonctionne plus, il faut changer le forfait d'un portable, en acheter un nouveau ? Encore papa. Et, juste avant que maman ne revienne du pays des kangourous, un aller-retour chez le fleuriste, pour qu'elle trouve dans ses vases préférés ses fleurs préférées : des roses ou des pivoines. Sans oublier l'orchidée sur sa table de nuit. Papa va défaire ses valises, comme il les a faites la veille du départ. Papa est le roi de la valise. Il sait exactement comment plier les affaires, ranger les chaussures et les baskets dans des petits sacs bleus tout au fond, les maillots de bain et les caleçons comme un tapis de couleurs, placer les pantalons, les jupes, les robes, les tailleurs, sans qu'ils soient froissés une fois sortis de la valise, glisser la trousse de toilette sous la pile de tee-shirts, cacher des photos d'avant pour que maman n'oublie pas. Mais c'est trop bien rangé pour maman, elle oublie les cachettes et les jolis paysages d'avant où elle rigolait dedans avec papa. L'été, quand on part tous ensemble, chacun doit sortir sur son lit les affaires qu'il souhaite emporter. Des fois, papa râle car il trouve que maman et moi on emmène trop de vêtements. Les « on ne sait jamais » de maman exaspèrent papa qui se doute bien que nous ne serons jamais invités par le roi d'Espagne, et qu'il ne portera pas plus la cravate que maman l'oblige à emporter que maman sa robe de soirée. Le soir, on dîne toujours à la même place, une jolie table au centre du restaurant, avec la flamme de la bougie qui aimerait bien s'en aller de sa prison de verre. Après, on joue sur la terrasse aux cartes, à

la bataille, ou au Monopoly, ou aux petits chevaux. Maman reprend un Martini blanc, papa un Get 27, et moi un Coca.

Lola sonne à l'interphone, papa a oublié ses clefs, toujours rangées dans un panier en osier sur le guéridon de l'entrée, à côté du vase et des roses de maman qui boivent l'eau du robinet. Le bon docteur Clerget a examiné papa et lui a donné des médicaments. Lola me dit qu'il s'agit d'une mauvaise grippe et que bientôt tout ira bien. Je dis à Lola que je ne suis pas un idiot. Le nez ne coule pas, papa ne tousse pas et, surtout, je n'ai jamais vu quelqu'un de grippé entrer dans un lave-vaisselle. Papa est assis dans son fauteuil préféré, mais tout au bord, la tête penchée, les mains entre ses jambes. Il ne regarde rien de précis, ni moi ni Lola, juste le vide. Papa ne sait pas jouer à fermer les yeux. J'ai pourtant essayé de lui apprendre. Mais tout ce qu'il a vu sous ses paupières fermées, c'était maman courant vers lui dans un grand aéroport désert. Il n'a pas su me décrire ses habits, ou son regard, ni dans quel aéroport ils se trouvaient ensemble. Peut-être essaye-t-il de rejoindre maman à l'autre bout de la terre pour la prendre dans ses bras comme dans les films ?

Lola nous prépare du thé à la menthe. J'adore quand elle verse le liquide dans les tasses en soulevant la théière. Je ne sais pas comment elle fait pour bien viser. Moi, j'inonderais la table. Lola fait la conversation pour trois. Elle parle d'un film qu'on devrait absolument voir, j'ai oublié le titre, d'un livre que papa devrait lire, j'ai oublié l'écrivain, du beau temps qui fait briller les fenêtres du salon et d'un pique-nique qu'on pourrait organiser tous les trois demain, dimanche, au parc des Buttes-Chaumont. Je dis « oui » pour trois, mais personne ne m'écoute. Papa est toujours sur sa planète. J'essaye de le faire rire en imitant le singe heureux de retrouver la jungle. Il dit « non » avec sa tête. Bon. Sur sa planète, on ne rit pas. Alors je m'approche de lui et je lui prends sa main dans laquelle je dépose un baiser d'amour. Rien à voir avec la langue de Franklin. On fait ça le dimanche quand on regarde des DVD à la télé. Entre deux films, papa et moi on dépose des baisers d'amour au creux des mains. Je me suis assis sur mes talons, la tête sur ses jambes, et j'attends qu'il me caresse la tête. Je suis prêt à rester des heures. Je veux juste qu'il abandonne un instant sa planète pour la mienne. Et sa main, un peu hésitante, se pose sur mes cheveux, ses yeux gris laissent sortir la tempête, de grosses gouttes qui me tombent dessus et coulent sur mes joues, comme si on pleurait tous les deux, un goût de mer chaude, sans le sable et les transats bleu et blanc.

« Voyons, Paul, retiens-toi, tu ne peux pas pleurer devant Simon ! »

Mais papa ne se retient pas, il laisse sortir un gros chagrin avec sa main qui tremble sur ma tête et me fait tout voir de travers. Un chagrin qui vient de sa planète inconnue. J'imagine que maman lui a dit quelque chose de pas gentil au téléphone, qu'elle va épouser ce pays dont elle est amoureuse et qu'elle ne reviendra plus jamais.

Quand maman est à la maison, elle est surtout amoureuse de son portable. Elle se promène dans le salon avec, et elle raconte à une copine les kilomètres de plage près de Sydney avec des tas de surfeurs qui entrent à l'intérieur des vagues. Moi, quand je serai grand, je ne serai pas un surfeur. Je n'aime déjà pas aller là où je n'ai pas pied, ce n'est pas pour finir dans le ventre d'une vague géante. Maman s'assoit, le dos contre un bord du fauteuil, les jambes croisées, ses pieds nus se frottant l'un sur l'autre, et elle rigole à propos d'un truc que je n'ai pas compris. Papa dit qu'elle tricote un pull que nous n'aurons pas le courage de porter. Il dit ça parce que maman ne sait même pas coudre un bouton. C'est papa qui s'en charge. Et quand maman s'enferme dans la salle de bain, elle n'oublie jamais d'emporter son portable avec elle. Papa remplit d'eau la baignoire et il jette dedans des poignées de sels parfumés. Maman devrait en faire autant avec son téléphone.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2012. N° 105879 (00000)
Imprimé en France

